

ouvre un champ d'action illimité à la force de travail technique, organisatrice et économique. Mais cette tâche n'est réalisable qu'avec la spécialisation de plus en plus audacieuse et persévérante des usines, l'automatisation de la production et une réunion de plus en plus complète des usines gigantesques en une seule chaîne de production.

Les conquêtes actuelles des laboratoires étrangers, l'étendue des travaux américains de standardisation et les progrès des usines américaines dépassent de beaucoup nos débuts dans cette voie. Mais nos conditions étatiques et celles de notre droit de propriété sont beaucoup plus favorables à ce but, que les conditions de n'importe quel pays capitaliste. Et cet avantage l'emportera à mesure que nous avancerons. Pratiquement la tâche se résume à mesurer toutes les possibilités et à profiter de tous les moyens. Les résultats apparaîtront vite et alors seulement nous en ferons l'addition.

CHAPITRE VII

LES CRISES ET AUTRES DANGERS DU MARCHÉ MONDIAL

Lorsque nos relations avec le marché mondial étaient encore peu développées, les fluctuations des changes du capitalisme n'agissaient pas tant par la voie du commerce que dans la politique, parce qu'elles aggravaient nos rapports avec le monde capitaliste et les adoucissaient en même temps. Par la suite, nous nous sommes habitués à considérer le développement de notre économie presque indépendamment des processus économiques qui ont lieu dans le monde capitaliste. Même après la reconstitution de notre marché et, par suite, des fluctuations du marché, des crises d'écoulement, etc..., nous jugeons ces phénomènes tout à fait indépendamment de la dynamique capitaliste de l'Occident ou de l'Amérique. Et nous avons raison dans la mesure où notre processus de reconstruction se faisait dans le cadre d'une économie presque fermée. Mais avec l'accroissement rapide de l'exportation et de l'importation, la situation change complètement. Nous devenons un élément — élément extrêmement original, mais qui n'en est pas moins un élément véritable — du marché mondial. Mais ceci signifie que si ses facteurs généraux se transforment et varient d'une manière ou d'une autre, ils influenceront aussi notre économie. Une phase économique se définit très clai-

rement par la manière dont le marché achète et vend. Dans le marché mondial, nous tenons aussi bien le rôle de vendeur que celui d'acheteur. A cause de cela, nous sommes déjà soumis économiquement, à un certain degré, au mouvement de flux et de reflux du commerce et de l'industrie sur le marché mondial.

L'importance de cette circonstance devient plus claire si nous nous représentons par une mise en opposition ce qu'elle nous apporte de nouveau. A chaque grande secousse économique (crise d'écoulement, etc...), l'opinion publique s'occupe intensément de la question, se demande à quel point, et si, d'une manière générale, des crises sont inévitables chez nous, etc. En faisant cela, nous ne dépassons généralement pas le cadre de l'économie presque fermée conforme à notre situation économique. Nous opposons le principe de plan économique, dont la base économique est formée par l'industrie nationalisée, et le principe élémentaire du marché dont la base économique est le village. La réunion du plan à la puissance élémentaire offre d'autant plus de difficultés que la puissance élémentaire économique dépend de la puissance élémentaire naturelle. De ce fait, résultait la perspective suivante : la progression du principe de plan économique s'accomplira dans la mesure de la progression de l'industrie, de la progression de l'influence de celle-ci sur l'agriculture, de la progression de l'industrialisation et du développement syndical à la campagne, etc. Ce processus était conçu — quelle que fut la manière dont nous déterminions son allure — comme processus se produisant selon le plan. Mais ce chemin est lui-même sinueux et nous sommes arrivés à un nouveau tournant. Cela apparaît très clairement au sujet de l'exportation du blé.

Maintenant, il ne s'agit pas seulement de la récolte, mais aussi de la réalisation de cette récolte, et non seulement pour notre propre marché, mais aussi sur le marché européen. L'exportation du blé en Europe dépend de la puissance d'achat de l'Europe; la puissance d'achat des pays industriels, de son côté (ce sont naturellement les pays industriels qui importent du blé) dépend du change. S'il se produit une crise dans le commerce et dans l'industrie, l'Europe importera de chez nous beaucoup moins de blé et encore beaucoup moins de bois, de chanvre, de peaux, de pétrole, que si les changes industriels sont à la hausse. La rétrogradation de l'exportation amènera forcément une rétrogradation de l'importation. Si nous n'exportons pas une quantité suffisante de matières premières et de vivres, nous ne pourrons pas importer les machines, le coton, etc... nécessaires. Si la force d'achat du paysan devait être, à la suite